6. — On a discuté la question de savoir si l'*hirundo* de Virgile est le martinet ou l'hirondelle commune (cf. Th. Fl. Royds, *The beasts, birds and bees of Virgil*, et P. d'Hérouville, dans cette *Revue*, t. VI, p. 63). Or, il y a un trait que le poète ne manque pas de noter chaque fois qu'il parle de l'hirondelle, c'est son bavardage incessant : « arguta » (*Georg.* I, 377), « garrula » (*Georg.* IV, 307), « loquacibus » (*Aen.* XII, 475). Le trait s'applique mal à l'hirondelle de nos pays, qui n'est babillarde qu'occasionnellement, et qui l'est surtout, si l'on peut dire, chez les poètes, en souvenir de Virgile; mais il y a en Italie du Sud une variété d'hirondelle dont le cri, tout différent de celui qui nous est familier, constitue un bavardage incessant, obsédant, très propre à nous faire comprendre la prière de saint François : « Sœurs hirondelles, ne pourriez-vous vous taire? » C'est là, à n'en pas douter, l'hirondelle de Virgile.

J. Marouzeau.

III

LES SENTIMENTS FAMILIAUX DE CICÉRON

D'APRÈS LE VOCABULAIRE DE SES LETTRES[1]

On saisit dans les lettres de Cicéron mille nuances variant suivant les personnes auxquelles l'écrivain s'adresse, mais aussi suivant les circonstances et l'humeur du jour (L. Laurand, *Cicéron est intéressant*, p. 21). L'étude de ces nuances nous renseigne en particulier sur les sentiments de Cicéron vis-à-vis des membres de sa famille.

Si l'on s'en rapporte aux lettres à Atticus, on s'aperçoit que les rapports entre Cicéron et sa femme n'étaient pas toujours des plus cordiaux, même pendant les premières années de leur union (cf. *A.*, I, 18, 2). Nous ne relevons jamais de diminutif ni de possessif affectueux lorsqu'il s'agit de Terentia, même à l'occasion d'une maladie : « Terentia magnos articulorum dolores habet » (*A.*, I, 5, 8). Elle apparaît comme la femme légitime, sans plus, dans la même phrase où ses enfants reçoivent les noms les plus affectueux : « tantum requietis... quantum cum uxore et filiola et mellito Cicerone consumitur » (*A.*, I, 18, 1).

Le ton change complètement pendant l'exil : Terentia devient le modèle des épouses, idéalisée par l'éloignement, et Cicéron ne trouve pas de termes assez affectueux pour elle : « mea Terentia » (*F.*, XIV, 3, 1), « mea desideria » (*F.*, XIV, 2, 4), « mea uita » (*F.*, XIV, 4, 1), « mea suauissima atque optatissima Terentia » (*F.*, XIV, 5, 2). Mais cette ten-

1. Extrait d'un mémoire pour le diplôme d'études supérieures présenté à Paris en 1932.

dresse n'est qu'une illusion de l'absence. Dès le retour de l'exil, l'épouse redevient « Terentia » tout court : « tu Oppios Terentiae dabis » (*A.*, X, 4, 12), « de ea re scripsi ad Terentiam » (*A.*, XI, 11, 2), et le demeure à plus forte raison après le divorce (*A.*, XII, 18 à 23).

Cicéron a reporté sur ses enfants tous les trésors de sa tendresse; mais sa fille surtout tint une grande place dans son cœur, si l'on en juge par les expressions qui la désignent : « deliciae nostrae » (*A.*, I, 5, 8) ou mieux encore : « deliciolae nostrae » (*A.*, I, 8, 3). Pendant les premières années, Cicéron emploie toujours un diminutif des plus tendres : « Tulliola » (*A.*, I, 10, 6) ou « filiola » (*A.*, I, 18, 1), et à plus forte raison pendant l'exil; le nom de « Tulliola » (*F.*, XIV, 1, 6) est alors le plus souvent accompagné d'un possessif affectueux : « Tulliola mea » (*F.*, XIV, 4, 3; *A.*, IV, 1, 4), « Tulliola nostra » (*F.*, XIV, 1, 1; 2, 1). Ou encore l'auteur use aussi de diminutifs rares : « illius misellae » (*F.*, XIV, 4, 3), et associe des superlatifs et des diminutifs : « mea carissima filiola » (*F.*, XIV, 4, 6), « miserrimae filiolae Tulliolae » (*A.*, III, 19, 2).

Lorsque la fillette grandit, « Tulliola » disparaît pour faire place à « Tullia », accompagné seulement d'un possessif affectueux : « Tullia mea » (*A.*, VI, 4, 2); X, 8, 1; 13, 1; *F.*, II, 15, 2; III, 12, 2; VIII, 23, 4). Quand la jeune femme devient mère, sa santé fragile inquiète son entourage, et nous voyons réapparaître le diminutif tendre : « Tulliolam, quae nobis nostra uita dulcior est » (*F.*, XIV, 7, 1). De même, lorsque Dolabella délaisse son foyer : « meam Tulliolam » (*F.*, XVI, 16, 1).

En ce qui concerne le jeune Cicéron, nous trouvons aussi les diminutifs pendant les toutes premières années : « filiolo me auctum scito », écrit le père à Atticus (*A.*, I, 2, 2); son amour pour le petit être se manifeste par les appellations les plus tendres : « mellitus Cicero » (*A.*, I, 18, 1) parfois empruntées au grec (*A.*, II, 9, 4; 12, 4; 15, 4).

Pendant l'exil, il emploie encore le possessif affectueux : « Cicero meus » (*A.*, IV, 15, 10; V, 9, 3; *F.*, XIV, 4, 3; XVI, 12, 6; *Q. f.*, I, 3, 3; III, 4, 6; 8, 2), ou des superlatifs attendris : « filium uenustissimum mihique dulcissimum » (*Q. f.*, I, 3, 3), « modestissimus et suauissimus puer » (*A.*, V, 9, 3), « Cicero bellissimus » (*F.*, XIV, 7, 3).

Le jeune homme ne se montra guère digne de ces louanges excessives; envoyé à Athènes pour études, il s'endetta sans tenir aucun compte des avertissements paternels; aussi assistons-nous dans les lettres qui suivent à un changement dans l'expression, qui rappelle celui que nous avons constaté au sujet de Terentia : le jeune homme n'est plus que « Cicero »; tout au plus mérite-t-il une fois le possessif affectueux : « Ciceroni meo » (*A.*, XIV, 17, 5) quand il se débat dans de pénibles embarras d'argent.

Jamais le possessif affectueux n'est oublié dans les premières lettres à Quintus; nous trouvons toujours au moins « mi frater » (*Q. f.*, I, 3, 1; II, 3, 7; 4, 7; 5, 4); mais l'amitié se manifeste aussi par l'emploi des épithètes les plus tendres : « mi suauissime et optime frater (*Q. f.*, II, 6;

III, 7, 2; 9, 9), « mi suauissime et carissime frater » (*Q. f.*, III, 4, 6), « mi optime atque optatissime frater » (*Q. f.*, III, 6), et c'est dans les mêmes termes que Cicéron parle de son frère à Atticus : « Quinto, suauissimo fratri » (*A.*, I, 15, 1).

Hélas, ce frère qu'il prétend aimer plus que lui-même : « quem pluris facerem quam me ipsum » (*A.*, III, 10, 2), ne se privera pas d'intriguer un jour contre lui : il redeviendra alors « Quintus » tout court (*A.*, XI, 5, 4; 13, 2; 22, 1), et toute l'amitié fraternelle sombrera dans le « scelus Quinti » (*A.*, XI, 21, 1).

Mêmes avatars dans les relations de Cicéron avec son neveu : pendant les premières années, Cicéron éprouva pour ce neveu les sentiments d'un père, si l'on en croit ce qu'il écrit à Quintus : « Cicero tuus nosterque » (*Q. f.*, III, 3, 4). Le possessif affectueux accompagne toujours le nom de l'enfant, qu'il appelle « Cicero noster » (*Q. f.*, 1, 4; 14) comme son propre fils, assimilation qui est encore plus complète dans l'expression « Cicerones nostri » (*A.*, VII, 13, 3).

Mais, un jour, le « puer optimus » trahit son oncle, révélant aux Césariens ses projets d'embarquement. Cicéron s'efforce un temps de lui conserver son affection : « iuuenem nostrum non possum non amare, sed ab eo non amari plane intellego » (*A.*, X, 10, 6). Il fallut la trahison du père pour lui dessiller complètement les yeux; dès ce moment le cher neveu n'est plus que le digne fils de son père : « Quintus ad me acerbissime scripsit, filius uero mirifico odio » (*A.*, XI, 15, 2).

Sur Dolabella son gendre, Cicéron a tâché quelque temps de se faire illusion : « Dolabellam quem ego perspicio et iudico cupidissimum atque amantissimum mei... » (*F.*, VII, 32, 3), lisons-nous dans une lettre à Volumnius. Il l'appelle parfois « Dolabella noster » (*F.*, VII, 33, 2), « Dolabella meus » (*F.*, XII, 1, 1), mais il a hésité longtemps avant d'accorder ce témoignage d'affection : « O mirificum Dolabellam meum! Iam enim dico meum; antea, crede mihi, subdubitabam » (*A.*, XIV, 15, 1). Et l'illusion ne durera pas : non seulement Dolabella ne fut pas un mari modèle, mais son avarice sordide écœura Cicéron, qui revient bientôt au « Dolabella » tout court : « cum Dolabellae auaritia... magna desperatione affectus essem » (*A.*, XIV, 19, 1), surtout après les excès politiques du personnage : « Dolabella Asiam uexare uidetur et in ea se gerere taeterrime » (*Br.*, II, 4, 3).

C'est ainsi que le vocabulaire affectif de Cicéron nous révèle l'histoire de ses désillusions : âme tendre, disposé à l'affection et prêt à l'exprimer complaisamment, c'est l'incompréhension ou la trahison des siens qui le contraint peu à peu à un renoncement sentimental et à une sécheresse d'expression peu conformes à sa nature.

R. BAILLEUX,
Professeur au Collège de Châlons-sur-Marne.